

« Cinq Nô modernes »

Marcel Fortin

Numéro 37 (4), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M. (1985). Compte rendu de [« Cinq Nô modernes »]. *Jeu*, (37), 176–177.

gements de Harold, Phillip prend ainsi progressivement conscience de la sujétion dans laquelle le maintenait Treat. Voyant qu'il échappe chaque jour davantage à son emprise, celui-ci refuse l'amour de Harold jusqu'au jour où, rejoint par la pègre, il meurt. La scène de la reconnaissance où Treat déclare enfin son amour, trop peu, trop tard, est tout à fait déchirante, dans la plus pure tradition du mélodrame. Il ne faut d'ailleurs pas se détourner trop vite de ce qui, au théâtre, tire les larmes (ou le rire: il y a dans *Orphans*, des scènes irrésistibles de drôlerie, comme celle du gros noir qui prend toute la place dans un autobus bondé; la chute dramatique qui suit n'en est que plus terrible). Il y a sans doute là un côté thérapeutique un peu agaçant, mais il s'agit surtout du désir immémorial de fusion, de la pitié au coeur de toute catharsis. Elle trouve simplement dans le mélodrame une version un peu vulgaire, qui n'en est pas moins efficace.

Est-ce pour souligner encore davantage cette fusion impossible que le metteur en scène a choisi d'actualiser ce drame (qui aurait pu être écrit il y a vingt ou trente ans) en le ponctuant des pièces de jazz, dites de «fusion» justement, de Pat Metheny et de Lyle Mays? La musique remplit ici une véritable fonction, un peu comme celle de Ry Cooder dans le *Paris, Texas* de Wenders: elle atténue l'effet ordurier du langage, constamment cru, elle exprime à la place des personnages leur délicatesse et leur blessure, leur *longing*: elle est la voix de ce qu'ils ne sauront pas dire.

ginette michaud et gilles lapointe

«cinq nô modernes»

Texte de Yukio Mishima, traduit du japonais par Marguerite Yourcenar, avec la collaboration de Jun Shiragi (Silla). Mise en scène: Maurice Béjart, assisté de Dominique Haumont; décors et costumes: Nuno Côte Real, assisté de Sven Use; éclairages: Geneviève Soubirou; montage musical: Alain Sorinin. Avec Natasha Parry, Cyrille Bose, Philippe Carroit, Michel Carcan, John Dobrynine, Sam Karmann, Alain Louafi, Eiji Mihara, Olivier Perriguet, Pietro Pizzuti et Rachid Tika. Une coproduction de la Compagnie Renaud-Barrault et de l'Opéra National de Belgique, présentée au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 13 juin au 13 juillet 1985.

indéniablement moderne

À Paris, à la fin juin, la saison théâtrale tire à sa fin. Pour le vacancier en séjour dans la capitale française, le menu théâtral est assez limité. Bien sûr, la comédie légère triomphe toujours au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Les plus exigeants peuvent choisir entre un *Dindon* très élevé de Feydeau au Palais-Royal et un *Misanthrope* bien poli à la Comédie-Française. Quoique Ionesco se porte encore assez bien au petit Théâtre de la Huchette, il bat de l'aile au Lucernaire. Hormis *Agatha* de Marguerite Duras dans une mise en scène de Michael Lonsdale, la saison estivale s'annonce plutôt pauvre. Heureusement que la Compagnie Renaud-Barrault reprend au Théâtre du Rond-Point les *Cinq Nô modernes* de Yukio Mishima dans une nouvelle traduction française de Marguerite Yourcenar. Ce spectacle, mis en scène par Maurice Béjart, a fait l'unanimité de la critique lors de sa création, à l'hiver 1985.

Pour les *Cinq Nô modernes*, Mishima a

puisé dans les fables du Japon des XV^e et XVI^e siècles et a su rester fidèle à la tradition du genre. D'une histoire à l'autre, l'auteur nous entretient du destin tragique de ses héros, dont ce vieil homme amoureux d'une femme inaccessible, cet enfant d'Hiroshima que la guerre a brisé et cette femme malade et torturée par le fantôme de sa rivale qui la tue à l'hôpital. Ce sont presque des faits divers que Mishima a transposés dans le monde contemporain, et les angoisses qui assaillent ses personnages témoignent d'un écrivain profondément impliqué dans les réalités de son siècle, donc indéniablement moderne.

C'est avec une approche moderne du genre, mais aussi avec un effort sensible de retrouver l'essence même du nô, son rituel et sa symbolique, que Bédart a conçu ce spectacle. Par une économie de moyens scéniques et un travail rigoureux sur le jeu de l'acteur, le chorégraphe a réalisé une mise en scène qui oscille entre la danse et le mime. Ce sont d'abord les officiers qui ouvrent le bal dans une parade militaire soigneusement réglée. Viennent ensuite les personnages du premier nô, qui entraînent le spectateur dans un univers déconcertant. Les interprètes, tous des hommes à l'exception de Natasha Parry, jouent les rôles de femmes sans maquillage, font appel aux masques et dédoublent leurs personnages qui évoluent dans une scénographie qui sait fort bien utiliser les ressources de la perspective.

Visuellement, la production est très réussie, particulièrement le jeu des masques japonais et des éventails. Dans le nô intitulé *le Tambourin de soie*, les emprunts à la commedia dell'arte, par le jeu grotesque des acteurs, offrent un heureux mélange des formes occidentale et orientale du théâtre. Si la rencontre des deux esthétiques passe aisément la rampe au plan scénique, elle paraît plus discutable lorsqu'on tente de fu-

sionner Wagner et Johann Strauss à la musique japonaise.

Je serais curieux de connaître le point de vue d'un spectateur japonais sur la vision bédartienne des *Cinq Nô modernes* où plane continuellement, au cours de la représentation, le fantôme de Mishima, symbolisé par la présence du sabre à l'avant-scène. Le mérite du metteur en scène et de la traductrice aura été de rendre signifiante à un public francophone une oeuvre puissante qui interroge les valeurs de la culture moderne.

marcel fortin